sujet eussent fixé l'attention du plus populaire des auteurs américains, Washington Irving, tandis que je m'en occupais moi-même. Par un singulier hasard, l'inverse a eu lieu en quelque sorte, pendant la composition de cette histoire, et j'ai pris, sans le savoir, possession d'un terrain que mon célèbre compatriote se proposait d'occuper. Quand j'ai connu cette circonstance, j'avais déjà fait ma riche collection de matériaux; mais si Washington Irving avait persévéré dans son dessein, je n'aurais pas hésité à renoncer au mien, sinon par courtoisie, du moins par politique. Tout armé que j'étais des armes d'Achille, je n'avais aucun espoir de succès dans une lutte contre Achille lui-même. Dès que cet écrivain éminent fut informé de mes préparatifs, avec ce noble esprit qui ne surprendra aucune des personnes qui ont le plaisir de le connaître, il m'annonça son intention de m'abandonner le sujet. En rendant, par cet aveu, une justice bien due à M. Irving, je n'ignore pas le tort que je me fais à moi-même par l'inutile regret que je cause à mes lecteurs.

Je ne puis terminer cette préface, déjà trop longue, sans adresser un mot de remercîment à mon vieil ami Georges Ticknor, Esq., pour la patience avec laquelle il a revu mon manuscrit, travail fait avec amour, et dont toute la valeur ne peut être appréciée que par ceux qui connaissent son érudition rare et l'excellence de son goût critique. Si j'ai réservé son nom pour le dernier de la liste des personnes qui m'ont prêté leur bienveillant appui, ce n'est assurément pas que j'évalue moins haut ses services.

WILLIAM H. PRESCOTT.

Boston, 1er octobre 1843.

CONQUÊTE DU MEXIQUE.

LIVRE PREMIER.

INTRODUCTION.

COUP D'OEIL SUR LA CIVILISATION AZTÉQUE.

CHAPITRE PREMIER.

L'ANCIEN MEXIQUE. — CLIMAT ET PRODUITS. — RACES PRIMITIVES. — EMPIRE AZTÉQUE.

De toutes les parties de ce vaste empire qui reconnaissait autrefois l'autorité de l'Espagne dans le Nouveau-Monde, aucune ne peut être comparée au Mexique pour l'intérêt et l'importance, soit que l'on considère la variété de son sol et de son climat, ses inépuisables dépôts de richesse minérale, son aspect grandiose et pittoresque, ou le caractère des anciens habitants, qui, non-seulement surpassaient de beaucoup en intelligence les autres races de l'Amérique du nord, mais nous rappellent encore, par leurs monuments, la civilisation primitive de l'Égypte et de l'Hindoustan ;—soit enfin qu'on se retrace les circonstances particulières de la conquête, circonstances aussi héroïques, aussi romanesques que toutes les

légendes de chevalerie imaginées par les poëtes italiens ou normands.

Mais, pour que le lecteur comprenne mieux le but et le sujet de cette histoire, il sera bien de jeter d'abord un coup d'œil général sur les institutions politiques et sociales des races qui occupaient le sol du Mexique à l'époque de sa découverte.

Le pays des anciens Mexicains ou des Aztéques, comme on les appelait, ne formait qu'une faible partie des vastes territoires compris dans la moderne république de Mexico (1). Ses limites, qu'on ne peut fixer, s'étendirent beaucoup dans les dernières années de l'empire, époque où l'on doit supposer qu'elles allaient du dix-huitième degré nord environ de latitude, au vingt et unième sur l'Atlantique, et du quatorzième au dix-neuvième, y compris une langue de terre très-étroite sur la mer Pacifique (2). La contrée, dans sa plus grande lar-

(1) Ce territoire était bien vaste, en effet, si nous devons en croire l'archevêque Lorenzana, qui nous dit : « On ignore si le pays de la Nouvelle-Espagne ne touche pas à la *Tartarie* et au Groënland; par la voie de la Californie à la première, et par le Nouveau-Mexique au second! » (*Historia de Nueva-España*. Mexico, 1770, p. 38, nota.)

(2) Je me suis conformé aux limites fixées par Clavigero. Il a probablement examiné le sujet avec plus de soin et de fidélité que la plupart de ses compatriotes qui diffèrent d'opinion et donnent une étendue plus vaste à la monarchie. (Voyez sa *Storia antica del Messico*. Cesena, 1780, dissert. 7.) L'abbé, toutefois, n'a pas jugé à propos de communiquer à ses lecteurs les fragiles fondements sur lesquels reposent ses conclusions. On ne peut glaner quelques notions sur l'étendue de l'empire aztéque que dans les écrits d'historiens postérieurs à l'arrivée des Espagnols, et dans les rôles peints des tributs payés par les villes conquises. Ces deux sources sont extrêmement vagues et défectueuses. (Voyez les manuscrits de la collection de Mendoza, dans la magnifique publication de lord Kingsborough. *Antiquités du Mexique* comprenant des fac-simile d'anciennes peintures et d'hiéroglyphes, et les monuments de la Nouvelle-Espagne. Londres, 1830. Texte anglais.) Ce qui augmente beaucoup la difficulté des recherches, c'est que les conquêtes ayant été faites par une ligue de trois puissances, il n'est pas toujours aisé de dire à qui elles restèrent en définitive. La question est tellement enveloppée d'incertitude, que Clavigero, malgré les assertions positives de son texte, n'a pas osé, dans sa carte, fixer les limites précises de l'empire,

geur, ne pouvait dépasser cinq degrés et demi, et se réduisait, en approchant de ses limites au sud-est, à moins de deux degrés. Sa superficie restait sans doute en dessous de seize mille lieues carrées (3).

Telle était pourtant la remarquable configuration d'un pays qui n'avait pas plus du double de la largeur de la Nouvelle-Angleterre, qu'il présentait toutes les variétés de climats et produisait presque tous les fruits qu'on rencontre entre l'équateur et le cercle arctique.

Le long de l'Atlantique, le pays est bordé par une large étendue de terres, appelée la *Tierra-Caliente*, ou région chaude, dont la température, habituellement élevée, est celle des contrées équinoxiales. Des plaines brûlées, sablonneuses, sont entremêlées d'autres plaines d'une exubérante fertilité, où l'on peut à peine se frayer un passage à travers les buissons aromatiques et les fleurs sauvages que dominent des arbres de cette croissance magnifique qu'on ne remarque d'ordinaire qu'entre les tropiques. Ces déserts embaumés recèlent la fatale *malaria*, engendrée probablement par la décomposition des substances végétales sur un sol chaud et humide. La saison de la fièvre bilieuse, le *vomito*, comme on l'appelle, dure depuis le printemps jusqu'à l'équinoxe d'automne, époque où le fléau de ces côtes est arrêté par les vents froids qui descendent de

soit au nord où il se mêle à l'empire tezcucan, soit au sud où l'auteur a commis l'énorme bévue d'affirmer que le territoire mexicain, alors qu'il atteignait le 14e de latitude, ne comprenait aucune portion du Guatemala. (Voyez t. 1, p. 29, et t. 4, dissert. 7.) Le chroniqueur tezcucan, Ixtlilxōchilt, réclame fièrement la plus vaste étendue de territoire pour sa nation. (*Historia chichemeca*, Ms., cap. 39, 53 et *alibi*.)

(3) Dix-huit à vingt milles, d'après de Humboldt, qui pense que le territoire mexicain à cette époque était celui qu'occupent aujourd'hui les intendances de Mexico, Puebla, Vera-Cruz, Oaxaca et Valladolid. (*Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne*. Paris, 1825, t. 1, p. 196.) Cette dernière intendance, toutefois, était comprise en totalité ou en presque totalité dans le royaume rival de Mechoacan, comme le dit plus exactement de Humboldt lui-même, dans une autre partie de son ouvrage. (*Comp.*, t. 2, p. 164.)

la baie d'Hudson. Ces vents, dans la saison d'hiver, fraîchissent fréquemment, balayent les côtes de l'Atlantique, le golfe sinueux du Mexique, et fondent, avec la furie d'un ouragan, sur ses rivages sans abris et sur les îles voisines des Indes-Occidentales. Tels sont les redoutables charmes dont la nature semblait avoir entouré cette terre enchantée, pour protéger les trésors cachés dans son sein ; mais le génie entreprenant de l'homme ne connaît pas d'obstacles.

Après avoir fait une vingtaine de lieues à travers cette région brûlante, le voyageur s'aperçoit qu'il s'élève dans une atmosphère plus pure ; ses membres retrouvent leur élasticité ; il respire plus librement ; ses sens ne sont plus oppressés par la chaleur étouffante et l'enivrant parfum des vallées. L'aspect de la nature change également. L'œil n'est plus réjoui par la riche variété des couleurs prodiguées aux paysages. La vanille, l'indigo, le cacaotier en fleurs, disparaissent à mesure que le voyageur avance. La canne à sucre et le bananier aux feuilles lustrées l'accompagnent encore, et lorsqu'il est parvenu à une élévation d'environ quatre mille pieds, il reconnaît à l'inaltérable verdure, au riche feuillage du liquidambar, qu'il vient d'atteindre la hauteur où se reposent les nuées et les brouillards venus du golfe du Mexique : c'est la région de l'humidité perpétuelle ; mais il la salue avec joie, car elle lui annonce qu'il est échappé à l'influence du mortel *vomito* (4). Il est entré dans la *Tierra-Templada*, ou région tempérée, qui ressemble, en effet, à la zone tempérée du globe. L'aspect du

(4) Le voyageur qui entre dans le pays, en traversant les stériles monticules de sable de Vera-Cruz, reconnaîtra difficilement la vérité de cette description. Il doit la chercher dans d'autres parties de la *Tierra-Caliente*. Parmi les derniers touristes, personne n'a tracé un plus pompeux tableau des vives impressions que produisent ces chaudes contrées, que Latrobe. Il était débarqué à Tampico. (*Rambler in Mexico*. New-York, 1836, ch. 7.) Les descriptions de l'homme et de la nature dans notre propre pays, dues au même voyageur et que nous pouvons apprécier, se distinguent par une sobriété de couleurs, une vérité qui lui donnent droit à notre confiance lorsqu'il décrit d'autres contrées.

pays devient grandiose et même terrible ; la route longe la base d'énormes montagnes qui jetaient autrefois des feux volcaniques, et dont les cratères éteints, resplendissant aujourd'hui dans leurs manteaux de neiges, servent encore de fanal aux marins, à bien des lieues en mer. Tout autour de lui le voyageur découvre les traces de leur ancienne combustion ; il chemine à travers de vastes champs de lave, hérissés de toutes les formes fantastiques qu'ont fait prendre à l'impétueux torrent les obstacles qu'il rencontrait. Si son regard plonge au bas de quelque pente escarpée, dans quelque ravin profond, au bord de la route, il peut en voir les profondeurs couvertes des riches fleurs et de la végétation émaillée des tropiques. Tels sont les singuliers contrastes offerts aux yeux dans cette pittoresque région.

Poursuivant sa route et montant toujours, le voyageur parvient dans d'autres climats favorables à d'autres végétations. Le maïs jaune, ou *blé des Indes*, comme nous l'appelons d'ordinaire, l'a suivi depuis le plus bas niveau ; mais il voit pour la première fois des champs de blé et d'autres céréales européennes importées dans le pays par les conquérants, entremêlés de plantations d'aloès ou de maguey (*agave Americana*) que les Aztèques employaient à divers usages importants. Les chênes commencent à acquerir une plus robuste croissance, et les sombres forêts de sapins annoncent la *Tierra Fria*, ou région froide, la troisième et la dernière des grandes terrasses naturelles qui partagent le pays. Après avoir gravi jusqu'à la hauteur d'environ sept à huit mille pieds, le voyageur fatigué foule enfin les sommets de la Cordillière des Andes, cette chaîne colossale qui, après avoir traversé l'Amérique du sud et l'isthme de Darien, se déploie, à son entrée dans le Mexique, en un vaste plateau, se maintenant à une élévation de plus de six mille pieds, pendant près de deux cents lieues, et ne s'abaissant que dans les latitudes plus élevées du nord (5).

(5) Cette longue étendue de pays varie de cinq mille cinq cent soixante-dix à huit mille huit cent cinquante-six pieds d'élévation, hauteur égale aux passages du mont Cenis ou du grand Saint-Bernard. Le plateau s'étend trois

A travers ce rempart de montagnes s'étend, dans la direction de l'ouest, une chaîne volcanique de dimensions plus prodigieuses encore, l'un des points culminants du globe, dont les pics, pénétrant dans la région des neiges éternelles, répandent une agréable fraîcheur sur les plateaux qu'ils dominent; car ces derniers, bien que nommés la région froide, jouissent d'un climat dont la température moyenne n'est pas plus abaissée que celle de l'Italie centrale (6). L'air est extrêmement sec; le sol, naturellement bon, est rarement couvert de la riche végétation des régions inférieures. Plus fréquemment il offre un aspect stérile et brûlé, dû en partie à l'évaporation plus active que produit, dans ces plaines élevées, la moins grande pression de l'atmosphère, et sans doute aussi au manque d'arbres pour garantir le sol des rayons brûlants du soleil d'été. Au temps des Aztèques, le plateau était couvert de sapins, de chênes, de cyprès et d'autres arbres forestiers. Les dimensions de quelques-uns de ces arbres, encore debout, prouvent que la stérilité des temps postérieurs est plutôt la faute de l'homme que celle de la nature. Les premiers Espagnols firent une guerre aveugle aux forêts, comme nos ancêtres, les puritains, et avec beaucoup moins de raison; car, après avoir conquis le pays, ils n'avaient à craindre aucune embûche de l'Indien soumis et à demi civilisé. Ils ne furent pas obligés, comme nos pères, de se tenir sur le qui vive pendant un siècle. Ce dépouillement du terrain plaisait, dit-on, à l'imagination espagnole; il lui rappelait les plaines de la Castille, ces plateaux de l'Europe (7), où la nudité du paysage est un texte de lamentations pour tous les voyageurs.

cents lieues encore plus loin, avant de décliner à un niveau de deux mille six cent vingt-quatre pieds. (De Humboldt, *Essai politique*, t. 1, p. 157 et 253.)

(6) Environ 62° Fahrenheit ou 14° Réaumur. (De Humboldt, *Essai politique*, t. 1, p. 273.) Les plateaux les plus élevés de cette grande terrasse, la vallée de Toluca, par exemple, située à environ huit mille cinq cents pieds au-dessus de la mer, ont un climat très-rude, où le thermomètre, pendant une grande partie de la journée, s'élève rarement au-dessus de 45° Fahrenheit. (Idem, *loc. cit.*; et Malte-Brun, *Géographie universelle*.) Malte-Brun, dans cette partie de son ouvrage, n'est que l'écho du premier écrivain.

Au milieu du continent, un peu plus près toutefois de la mer Pacifique que de l'océan Atlantique, la célèbre vallée de Mexico est située à une élévation de près de sept mille cinq cents pieds; c'est un bassin ovale d'environ soixante-sept lieues de circonférence (8), enfermé par un haut rempart de roches porphyritiques que la nature semble avoir destinées, mais en vain, à le garantir d'une invasion.

Le sol, autrefois couvert d'un riche tapis de verdure et d'arbres majestueux, est souvent stérile et blanchi par l'incrustation des sels que produit le desséchement des eaux. Cinq lacs se déploient dans la vallée et occupent la dixième partie de sa surface (9). Sur les bords opposés du plus grand de ces lacs, dont les dimensions (10) se sont beaucoup rétrécies depuis le

(7) L'élévation des Castilles, d'après l'autorité déjà citée plusieurs fois, est d'environ trois cent cinquante toises, ou deux mille cent pieds au-dessus de l'océan. (De Humboldt, dissert.; Laborde, *Itinéraire descriptif de l'Espagne*. Paris, 1827, t. 1, p. 5.) Il est rare de trouver en Europe des plaines situées à une pareille élévation.

(8) L'archevêque Lorenzana évalue le circuit de la vallée à quatre-vingt-dix lieues, et croit devoir rectifier l'opinion de Cortés qui ne lui en donne que soixante-dix. La dernière évaluation, du reste, est très-rapprochée de la vérité, comme le prouve le travail de M. de Humboldt, qui a mesuré cette vallée, travail cité dans le texte. Sa longueur est d'environ dix-huit lieues sur douze et demie de large. (De Humboldt, *Essai politique*, t. 2, p. 29; Lorenzana, *Historia de Nueva-España*, p. 101.) La carte de la vallée de Mexico, par de Humboldt, est la troisième de son *Atlas géographique et physique*. Comme toutes les autres cartes de la collection, elle est d'une valeur inappréciable pour le voyageur, le géologue et l'historien.

(9) De Humboldt, *Essai politique*, t. 2, p. 29, 44, 49; Malte-Brun, t. 85. Ce dernier géographe ne donne que six mille sept cents pieds au niveau de la vallée; il se contredit ainsi lui-même (*Comp.* t. 83), ou plutôt il contredit de Humboldt, dont il met les pages à contribution, *plenis manibus*, un peu trop largement, en vérité, car souvent il oublie d'indiquer la source où il puise.

(10) Torquemada explique en partie la diminution du lac par cette

temps des Aztéques, s'élevaient les villes de Mexico et de Tezcuco, capitales des deux plus puissants et plus florissants états de l'Anahuac. Leur histoire et celle des races mystérieuses qui les précédèrent dans le pays prouvent qu'ils avaient une civilisation plus avancée que tous les anciens peuples de l'Amérique du nord.

La plus remarquable de ces races était celle des Toltéques. Venus d'une direction septentrionale, mais on ignore de quelle région, ils pénétrèrent sur le territoire de l'Anahuac (11), probablement avant la fin du septième siècle. Comme on le pense bien, il y a très-peu de notions certaines à glaner sur un peuple dont les annales écrites ont péri, et qui ne nous est connu que par les légendes traditionnelles des nations qui lui ont

étrange hypothèse : « De même, dit-il, que Dieu ordonna aux eaux qui avaient couvert la face de la terre de se retirer après l'extermination presque entière du genre humain lorsqu'il eut mis le comble à ses iniquités, de même il permit aux eaux du lac mexicain de s'abaisser en témoignage de réconciliation avec l'Amérique, après la destruction des races idolâtres par les Espagnols. » (*Monarchia indiana*. Madrid, 1723, t. 1, p. 309.) On trouve une explication de ce phénomène physique tout aussi plausible, si elle est moins orthodoxe, dans l'évaporation active de ces régions élevées et dans le fait de la construction d'une immense tranchée pendant la vie du *bon père* pour réduire les eaux du principal lac et garantir la capitale d'une inondation.

(11) L'Anahuac, d'après de Humboldt, ne comprenait que le pays situé entre les 14° et 21° de latitude nord. (*Essai politique*, t. 1, p. 197.) D'après Clavigero, il renfermait à peu près tout ce qui a été connu depuis sous le nom de Nouvelle-Espagne. (*Stor. del Messico*, t. 1, p. 27.) Veytia emploie aussi le mot Anahuac comme synonyme de Nouvelle-Espagne. (*Historia antigua de Mejico*. Mejico, 1836, t. 1, cap. 12.) Le premier de ces écrivains accorde probablement trop peu, et le second trop dans cette question de limites. Ixtlilxochitl dit que l'Anahuac s'étendait à quatre cents lieues sud du pays Otomie. (*Hist. chichemaca*, Ms., chap. 73.) Le mot Anahuac signifie *près de l'eau*. Il s'appliquait d'abord sans doute au pays qui entoure les lacs de la vallée mexicaine, et on l'étendit ensuite aux régions plus éloignées qu'occupaient les Aztéques et les autres races demi-civilisées. Il est encore possible, comme le suggère Veytia (*Hist. antig.*, lib. 1, cap. 1) qu'on ait voulu désigner par ce nom la vaste étendue de terre comprise entre l'Atlantique et la mer Pacifique.

succédé (12). Toutefois, d'après l'accord unanime de ces traditions, les Toltéques étaient instruits dans l'agriculture et dans la plupart des arts mécaniques de première nécessité; ils travaillaient habilement les métaux, et ils inventèrent le système complexe de chronologie, adopté ensuite par les Aztéques. Ils furent, en un mot, la véritable source de la civilisation qui distingua plus tard cette partie du continent (13). Ils établirent leur capitale à Tula, au nord de la vallée Mexicaine, où les vestiges de vastes constructions existaient encore à l'époque de la conquête (14). Les nobles ruines d'édifices religieux ou publics que l'on trouve aujourd'hui dans différentes parties de la Nouvelle-Espagne sont attribuées à ce peuple, dont le nom *Toltéque* est resté le synonyme d'*architecte* (15). Leur histoire, enveloppée de ténèbres, nous rappelle ces races primitives qui précédèrent les anciens Égyptiens dans les voies de la civilisation, et dont les fragments d'architecture incorporés aux monuments des Égyptiens mêmes, tels qu'on les voit aujourd'hui, donnent à ces derniers l'apparence de constructions presque modernes (16).

(12) Clavigero dit que Botturini a écrit « sur la foi des historiens toltéques. (*Stor. del Messico*, t. 1, p. 128.) Mais ce savant n'a pas la prétention d'avoir jamais rencontré lui-même un manuscrit toltéque ; il avait seulement entendu dire que Ixtlilxochitl en possédait un. (Voyez son *Idea de una nueva Historia general de la America Septentrional*. Madrid, 1746, p. 110.) Le dernier écrivain nous dit que les détails qu'il donne sur les races toltéque et chichéméque « sont puisés dans l'interprétation » (probablement celle des peintures tezcucanes), et « dans la tradition des vieillards.» Pauvre autorité pour des événements qui se sont accomplis il y a des siècles ! Lui-même reconnaît que ces récits sont si pleins d'absurdités et de mensonges, qu'il a dû en rejeter les neuf dixièmes. (Voyez ses *Relationes*, Ms., n° 5.) La cause de la vérité aurait sans doute peu souffert du rejet des neuf dixièmes de ce qu'il a conservé.

(13) Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 2. — Idem, *Relaciones*, Ms., n° 2. Sahagun, *Historia general de las Cosas de Nueva-España*. Mexico, 1829, lib. 10, cap. 29. Veytia, *Hist. antig.*, lib. 1, chap. 27.

(14) Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 1, cap. 290.

(15) Idem, *ubi supra*. — Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 1, cap. 14.

(16) *Description de l'Egypte*. Paris, 1809. *Antiquités*, t. 1, chap. 1.

Après une période de quatre siècles, les Toltéques, qui avaient étendu leur empire jusqu'aux confins les plus reculés de l'Anahuac (17), et vu leur population beaucoup réduite, dit-on, par la famine, la peste et des guerres malheureuses, disparurent du pays avec autant de silence et de mystère qu'ils y étaient entrés ; un petit nombre seulement demeura en arrière, mais le gros de la nation, selon toute apparence, se répandit dans les régions de l'Amérique centrale et dans les îles voisines. Le voyageur qui contemple aujourd'hui les majestueuses ruines de Mitla et de Palenque, croit y retrouver l'œuvre de ce peuple extraordinaire (18).

Après le laps d'un nouveau siècle, une autre tribu nombreuse et sauvage, nommée les Chicheméques, entra dans le pays désert. Elle venait des régions reculées du nord-ouest, et elle fut bientôt suivie par d'autres tribus d'une civilisation plus avancée, et de la même race peut-être que les Toltéques, dont elles paraissent avoir parlé la langue. Les plus célèbres de ces tribus étaient les Aztéques ou Mexicains, et les Alcolhues. Ces derniers, plus connus dans des temps moins éloignés de nous sous le nom de Tezcucans, dérivé de leur capitale, Tezcuco (18), sur le bord oriental du lac Mexicain, étaient particulièrement disposés, par la douceur comparative de leur religion et de leurs mœurs, à recevoir la teinture de civilisation qui distinguait le

Veytia a retracé les migrations des Toltéques avec un talent mal recompensé par le peu de fond qu'on peut nécessairement faire sur de pareils résultats. (*Hist. antig.*, lib. 2, cap. 21, 33.)

(17) Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 78.

(18) Veytia, *Hist. antig.*, lib. 1, cap. 33. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., nos 4, 5. Le père Torquemada, interprétant mal sans doute le sens des hiéroglyphes tezcucans, explique cette mystérieuse désapparition des Toltèques par des histoires de géants et de démons qui attestent un amour du merveilleux pour le moins égal à celui des autres chroniqueurs ecclésiastiques. (Voyez la *Monarch. ind.*, lib. 1, cap. 14.)

(19) *Tezcuco* signifie *lieu de halte*. Plusieurs des tribus qui occupèrent successivement l'Anahuac s'étaient arrêtées, dit-on, quelque temps en cet endroit. Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 10.

petit nombre de Toltéques restés dans le pays. Ils la transmirent à leur tour aux barbares Chicheméques, dont une grande partie finit par se fondre avec les nouveaux venus (20).

Forts de l'accroissement de leur nombre et de leur civilisation supérieure, les Alcolhues étendirent par degrés leur empire sur les tribus plus sauvages du nord, tandis que leur capitale se remplissait d'une population nombreuse, activement livrée aux arts les plus utiles, et même aux arts élégants d'une communauté civilisée. Au milieu de cette prospérité, les Alcolhues furent soudain assaillis par un voisin belliqueux, les Tépanéques, issus d'une même souche et qui habitaient la même vallée. Leurs provinces furent envahies, leurs armées battues, leur roi assassiné, et la florissante cité de Tezcuco devint la proie du vainqueur. La rare capacité du jeune prince Nézahualcoyotl, héritier légitime du trône, soutenu par ses alliés mexicains, fit sortir enfin le pays de cet état d'abjection, et lui ouvrit une nouvelle carrière de prospérité plus brillante que la première (21).

Les Mexicains, dont nous devons principalement nous occuper, venaient aussi, comme on l'a vu, des régions reculées du nord, riche populeuse des nations dans le Nouveau-Monde aussi bien que dans l'Ancien. Ils arrivèrent sur les frontières de l'Anahuac, vers le commencement du treizième siècle, quelque temps après l'occupation du pays par les tribus alliées. Longtemps ils n'eurent aucune résidence fixe, et occupèrent tour à tour diverses parties de la vallée Mexicaine, exposés à tous les hasards et à toutes les misères de la vie nomade. Un moment asservis par une tribu plus puissante, leur férocité les

(20) L'historien parle dans une page des trous ou tout au moins des huttes de paille des Chicheméques, et, dans la page suivante de leurs *señoras, infantas et caballeros*, tout cela avec la plus comique gravité. Ibid., cap. 9 et suiv. Veytia, *Hist. antig.*, lib. 2, cap. 1-10. Camargo, *Historia de Tlascala*, Ms.

(21) Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 9-20. Veytia, *Hist. antig.*, lib. 2, cap. 29-54.

rendit bientôt redoutables à leurs maîtres (22). Après une série de migrations et d'aventures qui peut soutenir la comparaison des plus bizarres légendes des temps héroïques de l'Ancien-Monde, ils firent enfin halte sur les bords sud-ouest du principal lac en l'année 1325. C'est là qu'ils virent perché, sur un nopal, qui sortait du creux d'un rocher baigné par l'eau du lac, un aigle royal d'une grandeur et d'une beauté extraordinaires. Cet aigle tenait un serpent dans ses serres et ses grandes ailes étaient déployées vers le soleil levant. Les Mexicains saluèrent cet heureux augure qui, d'après un oracle, indiquait la place de la nouvelle ville, dont ils jetèrent les fondements sur de petites îles basses qu'ils réunirent par des digues et en comblant des marécages. Sur ces fondements ils élevèrent leurs fragiles habitations de joncs et de roseaux, et demandèrent une existence précaire à la pêche, à la chasse des oiseaux sauvages qui fréquentaient le lac, à la culture de quelques légumes produits par leurs jardins flottants. La nouvelle ville, nommée Tenochtitlan, en témoignage de son origine miraculeuse, n'est connue des Européens que sous son autre nom de Mexico, dérivé du dieu de la guerre chez ces peuples, Mexitli (23). La légende de sa fondation est encore rappelée de nos jours par la devise de l'aigle et du cactus, qui composent les armes de la moderne république du Mexique. Tels furent les humbles commencements de la Venise du monde occidental (24).

(22) C'étaient les Colhues et non pas les Acolhues avec qui de Humboldt et la plupart des écrivains postérieurs les ont confondus. (Voyez son *Essai politique*, t. 1, p. 414; t. 2, p. 37.)

(23) Clavigero donne de bonnes raisons pour préférer cette étymologie du mot Mexico à plusieurs autres. (Voyez *Stor. del Messico*, t. 1, p. 168, n.) Le mot *tenochitlan* signifie *tunal* (*un cactus*) *sur une pierre*. (*Esplicacion de la col. de Mendoza*, apud *Antiq. du Mexique*, vol. 4.)

(24) « Datur hæc venia antiquitati, » dit Tite-Live, « ut miscendo humana divinis primordia urbium augustiora faciat. » *Hist. præf.* Voyez, pour le paragraphe ci-dessus, *Col. de Mend.*, pl. 1, apud *Antiq. du Mex.*, v. 1. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 10.—Toribio, *Hist. de las Ind.*, Ms., parte 3, cap. 8. — Veytia, *Hist. antig.*, lib. 2, cap. 15. — Clavigero,

La condition si misérable des nouveaux émigrants fut encore empirée par des querelles intestines. Une partie des habitants de la ville se sépara du gros de la nation pour former une communauté à part dans les marais voisins. Ainsi divisés, ils ne purent aspirer de longtemps à aucune acquisition de territoire sur la terre ferme. Toutefois leur nombre s'accrut; ils se fortifièrent surtout par divers progrès dans leur gouvernement et leur discipline militaire, tandis que leur réputation de courage et de cruauté dans la guerre rendait leur nom terrible à toute la vallée. Au commencement du quinzième siècle, près de cent ans après la fondation de la ville, un grand événement produisit une révolution complète dans la situation, et jusqu'à un certain point dans le caractère des Aztéques. Ce fut le renversement déjà mentionné de la monarchie Tescucane par les Tépanèques. Lorsque l'oppression des vainqueurs eut enfin soulevé l'esprit de résistance, l'héritier de cette monarchie, le prince Nezahualcoyotl parvint, après d'incroyables périls, à rassembler une force qui lui permit de lutter, avec l'aide des Mexicains, contre ses ennemis. Dans deux batailles consécutives, les Tépanéques furent défaits avec un grand carnage, leur chef tué et leur territoire, par une de ces catastrophes soudaines qui caractérisent les guerres des

après un laborieux examen, assigne les dates suivantes à quelques-uns des principaux événements mentionnés dans le texte. Il n'y a pas deux autorités d'accord à ce sujet; et cela n'est pas étonnant, puisque Clavigero, le plus sagace de tous ces historiens, n'est pas d'accord avec lui-même. (Comparez ses dates pour l'arrivée des Acolhues, t. 1, p. 147; et t. 4, dissert. 2.)

Arrivée des Toltéques dans l'Anahuac.....	648 A. J. C.
Ils abandonnent le pays.....	1051
Arrivée des Chicheméques.....	1170
Arrivée des Acolhues, environ.....	1200
Les Mexicains atteignent Tula...	1196
Ils fondent Mexico.....	1325

(Voyez sa dissert. 2, sect. 12.) Cette dernière date, la plus importante, est confirmée par le savant Veytia, qui, pour toutes les autres, diffère de Clavigero. (*Hist. antig.*, lib. 2, cap. 15.

petits états, passa dans les mains des vainqueurs. Ils le donnèrent à Mexico, en récompense de ses importants services.

Alors se forma cette ligue remarquable et sans autre exemple dans l'histoire. Les états de Mexico, de Tezcuco et le petit royaume voisin de Tlacopan, convinrent de se soutenir mutuellement dans leurs guerres offensives et défensives, d'assigner dans le partage des dépouilles un cinquième au Tlacopan et de partager le reste, on ignore dans quelle proportion, entre les deux autres puissances. Les historiens tezcucans réclament pour leur nation une part égale à celle des Aztéques, mais cette prétention paraît contredite par l'immense accroissement de territoire qu'obtint ensuite ce dernier peuple. On peut expliquer l'avantage fait aux Aztéques par une supposition assez vraisemblable : c'est que, malgré leur infériorité primitive, ils se trouvaient, à l'époque du traité, dans une condition plus prospère que leurs alliés, abattus et découragés par une longue oppression. Ce qui est plus extraordinaire que le traité même, c'est la fidélité avec laquelle il fut observé. Pendant un siècle de guerres continuelles, les parties intéressées ne se querellèrent pas une seule fois pour le partage des dépouilles, écueil où viennent si souvent échouer les confédérations semblables des états civilisés (25). Pendant quelque temps, les alliés trouvèrent assez d'occupation pour leurs armes dans

(25) Le loyal chroniqueur tezcucan réclame pour son souverain la dignité suprême, sinon la plus large part des dépouilles, en vertu de ce pacte impérial. (*Hist. chich.*, cap. 32.) Torquemada, d'un autre côté, revendique pour Mexico la moitié de toutes les terres conquises. (*Mon. ind.*, lib. 2, cap. 40.) Tous sont d'accord pour n'assigner qu'un cinquième à Tlacopan; et Veytia, *Hist. antig.*, lib. 3, cap. 3), et Zurita (*Rapport sur les différentes classes de chefs de la Nouvelle-Espagne*, traduction de Ternaux, Paris, 1840, p. 11), deux critiques très-compétents, admettent un égal partage entre les deux principaux états de la confédération. Une ode de Nezahualcoyotl, dont la version castillane existe encore, rend témoignage à la singulière union des trois puissances :

Solo se acordaran en las naciones
Lo bien que gobernaron
Las *tres cabezas* que el imperio honraron.

Cantares del emperador Nezahualcoyotl, Ms.

la vallée même; mais ils franchirent bientôt ses remparts de roches, et au milieu du quinzième siècle, sous le premier Montezuma, ils s'étendaient sur les pentes du plateau jusqu'au bord du golfe du Mexique. Tenochtitlan, la capitale des Aztéques, attestait la prospérité publique; ses frêles habitations avaient fait place à de solides constructions de pierre et de chaux; sa population avait pris un rapide essor, les vieilles dissensions étaient assoupies. Les habitants, séparés comme nous l'avons dit du corps de la nation, avaient été ramenés sous un même gouvernement, et le terrain qu'ils occupaient rattaché d'une manière permanente à la cité mère, dont les dimensions étaient beaucoup plus vastes que celles de la moderne capitale du Mexique bâtie sur le même emplacement (26).

Le trône fut heureusement occupé par une série de princes habiles qui surent mettre à profit les ressources nouvelles et l'enthousiasme martial de la nation. Chaque année on voyait revenir ces princes dans leur capitale, chargés des dépouilles des villes conquises, et suivis de troupeaux d'esclaves. Aucun état ne put résister longtemps aux confédérés. Au commencement du seizième siècle, au moment même de l'arrivée des Espagnols, la domination des Aztéques s'étendait sur toute la largeur du continent de l'Atlantique à la mer Pacifique; et sous le règne du hardi et sanguinaire Ahuitzotl, la nation avait porté ses armes bien au delà des limites déjà indiquées, comme celles de son territoire permanent, dans les coins les plus reculés du Guatemala et du Nicaragua.

L'étendue de cet empire, limitée comparativement à celle de beaucoup d'autres états, est vraiment merveilleuse, si l'on considère qu'elle était la conquête d'un peuple dont la popu-

(26) Voyez les plans de l'ancienne et de la moderne capitale dans la première édition du *Mexique* de Bullock. Ce voyageur était redevable de l'original de l'ancienne carte à la collection de Boturini. Si cette carte, comme il semble probable, est la carte indiquée à la page 13 de son catalogue, je ne vois pas sur quoi se fonde M. Bullock pour dire qu'elle avait été préparée pour Cortés par ordre de Montezuma.

lation et les ressources se trouvaient tout récemment renfermées dans les murs d'une petite ville, et que les territoires conquis étaient couverts de peuplades nombreuses, habituées comme les Mexicains au métier des armes et dont l'organisation sociale était peu inférieure à la leur. L'histoire des Aztéques offre des points frappants de ressemblance avec celle des anciens Romains, non-seulement par les succès militaires, mais par la politique qui en fut l'âme (27).

L'ouvrage le plus important qui ait paru dans ces dernières années, sur l'histoire primitive du Mexique, est l'*Historia antigua*, du licencié don Mariano Veytia, publiée à Mexico, en 1836. Ce savant était né d'une ancienne et très-recommandable famille, à Puebla, en 1718. Après avoir achevé ses études classiques, il partit pour l'Espagne, où la cour l'accueillit avec bienveillance. Il visita ensuite plusieurs autres pays de l'Europe, se familiarisant avec leurs langues, et revint à Mexico, chargé des fruits abondants d'une habile observation et d'une studieuse activité. Le reste de sa vie fut consacré aux lettres, et principalement à l'illustration de l'histoire et des antiquités nationales. Sa qualité d'exécuteur testamentaire du malheureux Boturini, avec qui il s'était lié à Madrid, lui ouvrit la précieuse collection de manuscrits réunis par ce savant à Mexico; et à l'aide de ces matériaux et des autres sources que sa position sociale et son caractère éminent lui offraient, il composa plusieurs ouvrages, dont aucun, à l'exception de celui dont il s'agit,

(27) Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 1, lib. 2; Torquemada, *Monarch. ind.*, t. 1, lib. 2; Boturini, *Idea*, p. 146; *Col. de Mendoza*, part. 1; et *Codex Telleriano-remensis*, apud *Ant. du Mex.*, vol. 1. 6.

Machiavel fait remarquer, comme une des principales causes du succès des armes romaines, que les Romains s'associaient dans leurs guerres d'autres états en se réservant la suprême direction. Il s'étonne qu'une politique semblable n'ait pas été adoptée par d'ambitieuses républiques dans des temps plus rapprochés de nous. (Voyez ses *Discorsi sopra Tito Livio*, lib. 2, cap. 4, apud *Opere*. Geneva, 1798.) C'est là, comme nous venons de le voir, le plan que suivirent les Mexicains.

n'a eu les honneurs de l'impression. Son éditeur ne fixe pas la date de sa mort; mais elle doit être antérieure à 1780.

L'histoire de Veytia embrasse toute la période comprise entre la première occupation de l'Anahuac et le milieu du quinzième siècle, époque où la mort interrompit ses travaux. Dans la première partie de son ouvrage, l'auteur a essayé de retracer les migrations et les annales historiques des principales races qui occupèrent le pays. Toutes ses pages prouvent l'étendue et l'exactitude de ses recherches, et si nous ne pouvons accorder qu'une confiance restreinte à leurs résultats, il faut moins s'en prendre à Veytia lui-même qu'à l'obscure et vague nature du sujet. A mesure que l'auteur se rapproche des âges plus voisins de nous, il s'occupe plutôt des destinées de la dynastie tezcucane que de celles de la dynastie aztéque, amplement discutées par ses compatriotes. La fin prématurée de ses travaux l'empêcha sans doute d'accorder aux institutions domestiques du peuple qu'il décrit l'attention que ces institutions méritent comme le plus important sujet de recherches offert à l'historien. Cette lacune a été suppléée à l'aide d'autres sources par son habile éditeur, Ortheaga. Dans la première partie de son ouvrage, Veytia expose le système chronologique des Aztéques; mais, ainsi que la plupart des écrivains antérieurs à l'exact Gama, c'est avec assez peu de succès. Comme critique, il occupe certainement un rang plus élevé que les annalistes précédents; et lorsque sa religion n'est pas en cause, il fait preuve d'un jugement très-sûr. Dans le cas contraire, il trahit une forte dose de la crédulité dont un trop grand nombre de ses compatriotes les plus instruits n'ont pu encore se débarrasser. L'éditeur de son ouvrage publie une lettre très-intéressante adressée par l'abbé Clavigero à Veytia, lorsque le premier n'était qu'un humble et pauvre exilé. Cette lettre est écrite du ton d'une personne qui s'adresse à un homme éminent par le talent et la position. Tous les deux ont travaillé sur le même sujet. Les écrits du pauvre abbé, publiés à maintes reprises et traduits en diverses langues, ont répandu sa renommée dans tout l'Europe, tandis que le nom de Veytia, dont les ouvrages, restés manuscrits, sont renfermés dans les bibliothèques publiques, est à peine connu au delà des frontières du Mexique.